

tour dans les couloirs et au foyer du public: on ne circule qu'à grand-peine, en se busculant à chaque pas. Par exemple, impossible d'approcher du fameux buste de Molière par Houdon: les fidèles sont là en extase devant ce jeune homme souriant et heureux de vivre, que la jalousie ni la misanthropie n'ont nullement assombri. Les femmes, surtout, ne se lassent pas d'admirer ce Molière de fantaisie, aussi beau que le plus séduisant des ténors, bien différent de celui que l'on peut concevoir d'après ses œuvres et les documents les plus authentiques: pour sûr, elles en rêveront!

La représentation, composée d'a-propos et d'actes détachés, n'est qu'une suite d'ovations dont une bonne part revient aux artistes impeccables qui sont l'honneur de la Comédie-Française. Cela finit par paraître monotone. Dans les entractes on se montre à l'orchestre les critiques les plus influents, qui ne manquent jamais d'assister à cette solennité. Le plus en vue est le gros Francisque Sarcey, que M. Alphonse Daudet a surnommé « Francuistre Sarcey » après la première il a quitté le *Gil-Blas*, le directeur de ce journal qui aurait voulu garder tout au moins *Colombine*, a essayé d'introduire la brouille dans le ménage et a été jusqu'à réclamer le divorce devant les tribunaux. Vos bons juges étaient peu compétents en la matière; mais, pour accorder une fiche de consolation au *Gil-Blas* très éprouvé par cette perte, ils ont décidé que *Colombine* changerait de nom. Elle s'appelle *Colomba*, à l'*Echo de Paris*, mais c'est bien toujours la même femme, c'est-à-dire le même écrivain délicat et personnel qui dépense au jour le jour des trésors d'esprit attique, d'observation profonde, de psychologie subtile dans de brillantes et savoureuses chroniques.

Enfin, la toile se lève sur la dernière partie du spectacle, le clou de la soirée; c'est la cérémonie de l'apothéose de Molière: tous les personnages de ses comédies vont défilier sur la scène et couronner son buste. Les mouchoirs s'épanouissent entre les mains de nos jolies spectatrices qui pleurent toujours facilement; mais l'émotion devient générale et gagne jusqu'aux sceptiques les plus endurcis. La représentation va finir; soudain, es applaudissements éclatent de tous les côtés, les mains battent furieusement; tous les spectateurs sont debout, électrisés par cette touchante cérémonie, mais plus encore par le spectacle qu'ils s'offrent maintenant dans la salle. Les artistes, rappelés, saluent le public avec de petits sourires à droite et à gauche, se tenant tous par les mains comme une ronde d'enfants; mais le rideau descend de nouveau, l'enthousiasme devient plus discret, et un murmure d'admiration circule dans la salle, gagne avec le public les couloirs, les escaliers — se perd en chuchotements: « Oh! quel génie, ce Molière!... Molière!... Molière... »

Ce n'était pas tout d'entrer, il faut sortir maintenant. La chose n'est pas facile: on ne marche pas, on se pousse.

Au vestiaire, un monsieur, très nerveux, à son voisin: « ... Allons, c'est entendu une bonne fois pour toutes... c'est bien entendu! Molière est un grand génie; mais il y a longtemps que je le sais; personne ne songe même plus à dire le contraire... Et je serais condamné toute ma vie à me l'entendre répéter par de parfaits imbéciles? Ah! non, c'est trop, à la fin; j'en suis fatigué. Voulez-vous savoir? Eh bien! là, ils feront tant et si bien que je finirai par lui préférer Shakspeare... »

La foule se disperse sur la place du Théâtre-Français, s'écoule par les rues adjacentes au milieu du va-et-vient,

des cris des camelots et des marchands ambulants. On achète les journaux du soir pour lire en se couchant, on choisit la « belle valence »; on entre dans les cafés voisins, on hèle des cochers ou l'on se presse vers les bureaux d'omnibus pour profiter des dernières voitures... Dans la salle, maintenant, c'est un autre spectacle. Les acteurs jettent les perruques et les costumes, passent un coup d'éponge sur les fards pour revêtir prestement l'habit de ville. Les ouvreuses, pressées, ramassent les petits banes et tout ce qui traîne, ferment les loges, recouvrent avec de grandes tentures le velour des fauteuils et des banquettes, secouant seules cette atmosphère de poussière imprégnée de toutes les émanations que les foules laissent au théâtre; elles comptent leurs petits profits, échangent leur impression dans des conversations entrecoupées: « ... Oh! oui, il y avait moins de monde que l'année dernière! — Il y en avait davantage, seulement, c'est les affaires, qui ne vont pas! — Quand je vous dis que ça baisse!... Vous n'étiez pas comme moi au Théâtre-Italien en soixante-treize; ah! si vous aviez vu le jubilé de M. Ballande!... » Ce, pendant que les machinistes sur la scène emportent au magasin d'accessoires les meubles, les couronnes, le buste qui serviront tous les ans à la même cérémonie jusqu'à ce qu'on ait trouvé une autre idole à fêter. Il se soucient bien de Molière, ceux-là! Comme tous les soirs, il vont et viennent en blaguant, sous l'œil indifférent des pompiers de service, avec ce détachement des besognes quotidiennes, qui est peut-être la meilleure des philosophies.

ERNEST VINCI.

(La fin au prochain numéro).

QUESTIONI FEMMINILI

I diritti della donna.

L'uomo tende alla migliore conservazione della vita ed allo sviluppo di tutte le sue facoltà, e cerca raggiungere tale finalità mercè l'attività individuale e collettiva.

Questa umana attività o mira direttamente alla conservazione e sviluppo della vita e dicesi condotta morale o semplicemente *morale* e le singole azioni di tale condotta diconsi doveri; o mira a rimuovere gli ostacoli, che i proprii simili oppongono a tale conservazione e sviluppo e dicesi condotta giuridica o semplicemente *diritto*.

Dimodochè il diritto suppone sempre l'adempimento di un dovere ostacolato, ed il valore di esso è proporzionato al valore cosciente del dovere medesimo.

Laddove, quindi, manca la coscienza, di un dovere ostacolato e della sua importanza, non sorge il bisogno del diritto correlativo, nè la coscienza del suo giusto valore. E volere in tal caso concedere dei diritti ad un popolo o ad una data classe sociale, dei quali non si conosce il bisogno nè il valore, sarebbe lo stesso che voler offrir un'arma, per difesa, ad un individuo, che non si è avveduto del pericolo che lo minaccia, nè conosce l'uso dell'arma offertagli.

Questo in un certo modo si è verificato per il diritto elettorale in alcune regioni d'Italia, dove i cittadini non esercitano questo diritto come un